Ce journal paraît Semi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux,

Lettres, Avis, Correspondance etc., à l'adresse du Rédacteur.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTERAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV. MONTREAL, MARDI 17 FEVRIER, 1852. No. 39.

L'ANNEXIONISME.

(Suite et fin.)

M. le Rédacteur,

" De même que le patronage monarchique a l'effet de dégrader les masses et les individus, de même le système électif a celui de les grandir à leurs propres yeux, de les relever moralement, d'ennoblir leurs sentimens, de leur donner cet esprit d'indépendance que nous avons perdu, de réveiller chez eux cet instinct de respect de soi-même qui existait en Canada en 1837 et que le gouvernement responsable a fait devenir si rare."

Ou est la preuve de cette dégradation, soit chez les masses ou chez les individus ? Il est vrai que la participation au gouvernement a un bon effet sur les masses lorsqu'elle est proportionnée à leur capacité, mais on trouvera plus de noblesse de sentiment chez les peuples soumis aux monarchies que dans les républiques. Quant à l'esprit d'indépendance et à ce que vous appelez l'instinct de respect de soi-même qui existait en 1837, dont vous déplorez la perte et l'assoupissement, et qu'on pourrait appeler une folie, où ont-ils conduit les malheureux qu'ils ont egarés ? La véritable indépendance et le vrai respect de soi-même n'ont pas disparu avec votre oncle *qui seul est resté* (selon vous) *fidèle à son devoir d'enfant du sol.* Le peuple ayant obtenu le gouvernement responsable, que vous semblez ne pas comprendre, a jugé qu'il avait autant d'indépendance qu'il en avait besoin et s'est respecté au point de rejetter ceux qui voulaient encore l'entraîner à l'absurde, et à manquer à son devoir. "Avec l'annexion il ne sera pas loisible au Gouvernement de refuser sa sanction à une loi passée par les deux chambres : vous n'aurez plus à quinze cents lieues de vous, une autorité sans connaissance exacte de vos affaires et de vos besoins et surtout sans contrôle, libre de suspendre pendant deux ans la sanction royale sur quelque mesure que ce soit."

Il est vrai, avec l'annexion il n'y aura pas besoin de sanction royale, ni d'aucune autre sanction, car vous n'aurez pas le droit (que vous avez maintenant) de législater sur la plupart des mesures qui sont *réservées* à la sanction royale ou sur lesquelles la Reine exerce quelquefois, mais rarement, son droit de *Veto.*

" Avec l'annexion vous ne verrez plus un ministère libéral destituer des officiers publics parce qu'ils auront publiquement exprimé une simple opinion sur l'état des affaires, sur les besoins du Pays. Vous verrez encore moins avouer explicitement, dans l'enceinte législative, que l'administration aurait pu s'abstenir d'être aussi sévère si elle n'avait pas été composée de libéraux."

Vous êtes très indulgent pour ceux qui non-seulement exprimaient l'opinion, mais la disposition de changer d'allégeance. Eh bien ! avec l'annexion ce que vous verrez ce sera le déplacement de tous les officiers publics à l'avènement de chaque parti au pouvoir. Aux Etats-Unis, on croit et avec assez de raison, que le pouvoir ne peut maintenir en place des gens qui ne sont pas disposés à lui donner toute leur confiance et leur support, et si vous arriviez au pouvoir sous le regime que vous désirez, vous seriez le premier à destituer tous ceux qui ne penseraient pas comme vous.

" Avec l'annexion vous aurez la certitude d'être représentés d'après le chiffre exact de la population. Un bourg de mille âmes ne balancera pas en chambre l'influence d'un Comté de 40,000 âmes."

Avec l'annexion vous serez toujours obligé de vous soumettre à la constitution, que vous ne pourrez changer, comme dans notre état actuel, que d'après le mode fixé. Ici nous aurions pu faire disparaître les Bourgs pourris si votre oncle n'eût voté deux fois contre et, par son vote seul, empêché le pays d'obtenir le nombre de voix requis par la constitution qui nous régit pour obtenir ce changement, et cela sous un pretexte qui démontre clairement qu'il confondait l'union des deux Provinces avec l'amalgame ou la fusion de deux peuples.

" L'annexion est pour nous un moyen infaillible d'éviter les taxes directes et, je dirai plus, elle est *peut-être* le seul moyen qui nous reste de les éviter."

Voilà un *peut être* qui indique chez vous encore un reste de décence. Mais les calculs que vous faites pour démontrer cette proposition sont faits pour toute la Province du Canada et leur fausseté est assez palpable. Vous oubliez donc que le Bas-Canada devra seul former un état d'après même vos prétentions? et, dans cet isolement, les sources de revenus qui lui resteront seront loin de suffire à ses besoins. Et des travaux publics que lui restera-t il ? Le canal de Chambly peut-être. Voilà ce que vous donnera l'annexion. Vous incluez dans les revenus l'accise dont la plus grande partie est fournie par le H. C. et le revenu territorial, mais, mon cher financier, avez-vous déjà oublié que vous avez donné toutes les terres incultes au Gouvernement fédéral pour payer la dette publique !

Telles sont les principales raisons que nous donne M. Dessaules pour nous convertir à l'annexion. Il en donne beaucoup d'autres auxquelles un haussement d'épaule est une réponse plus que suffisante. Quant aux erreurs qui pullulent dans ces écrits, il faudrait des volumes pour les exposer. J'ajouterai un mot sur la question de l'Union des Canadas, et la représentation. J'ai dit que M. Papineau avait confondu cette Union avec l'amalgame ou la fusion de deux peuples ; on peut dire que l'Union telle qu'elle existe était la mesure la plus favorable pour nous et que le mode de représentation qui nous a été imposé est celui que nous devons chercher à maintenir comme étant le plus conforme à la justice et à l'égalité. Le but du Gouvernement anglais sans doute était d'unir les deux Provinces, sans vouloir neanmoins en faire un peuple homogène; les dispositions de l'acte le prouvent évidemment. Or, pour conserver cette distinction, il fallait laisser les deux provinces sur un pied d'égalité de manière que l'une ne pût dominer sur l'autre; et le seul moyen d'y parvenir était l'égalité de la représentation dans la législature. On a, par là, preservé le H. C. de la domination du Bas lorsque celui-ci était le plus populeux ; on a fait un acte juste, et cette justice qui a été accordée au H.C. devra également s'étendre au Bas-canada lorsque sa population sera devenue moins forte que celle de l'autre Province. Nous devons invoquer la même justice et il n'est guère honorable pour M. Dessaulles de travestir ce sentiment ainsi qu'il le fait en mettant dans la bouche de ses compatriotes le sentiment qu'il leur impute de vouloir "souffrir maintenant une injustice afin d'acquérir le droit d'en exercer une plus tard." Et c'est sur l'opinion d'un pareil homme qu'on risquerait le sort du Canada ! De tout ce que nous venons de lire il resulte évidemment que les avantages que M. Dessaulles promet ne sont que fumée ou peuvent être obtenus dans notre position actuelle ; que son indépendance n'est qu'un abandon de droits qui nous seraient ôtés pour être exercés par le gouvernement federal où nous serions représentés par un chiffre insignifiant et sans importance, et cela pour obvier à quelques abus dont il se plait à faire des énormités.

ANTI-ANNEXIONISTE.

N. B.--Il s'est glissé deux erreurs typographiques dans la première partie de l'écrit ci-dessus, numéro du 13 du courant, 3e colonne, la ligne 49e doit être transportée plus bas et précéder la huitième ligne qui suit, commençant par les mots : " *S'ils abandonnent, etc.*

La 50e ligne doit se trouver en tête du paragraphe cité commençant par les mots "*D'abord et en premier lieu, etc,*" à la troisième ligne suivante.

L'Influence du Paganisme sur la civilisation Moderne.

On lit dans l'*Univers* :

Nous avons à réparer les ruines accumulées, nous ne dirons pas par soixante ans, mais par trois siècles de révolutions. La liberté nous est donnée et la sécurité politique aussi. Quel cœur chrétien ne sent tous les devoirs qu'une pareille situation impose ! Il ne s'agit pas en ce moment de préparer, par des discussions anticipées, un avenir plus ou moins incertain ; il s'agit de débattre des intérêts présents, de s'entendre vite et de conclure, car l'heure de l'exécution est venue.

Nous pouvons nous tromper, sans doute, mais nous ne voulons pas nous tromper, ni tromper personne. Quant à être habiles, nous ne souhaitons rien tant que de l'être assez pour réussir à mettre dans son vrai jour la question que nous avons entamée, et à déterminer nettement la thèse que l'*Univers* adopte et celle qu'il est résolu à combattre.

Telle que nous la comprenons, l'influence du paganisme sur la civilisation moderne a deux aspects : l'un regarde le collége et l'autre le monde ; c'est à dire que, d'un côté, elle agit sur l'éducation donnée à la jeunesse, et, de l'autre, sur les mœurs publiques et privées, sur l'esprit et sur le cœur de l'homme fait, par les lettres, par les arts, par les sciences morales et philosophiques. Au collége et dans le monde cette influence a eu quelque chose de commun et d'essentiel devant quoi toutes les différences secondaires se réduisent à une faible importance. Elle s'est exprimée ici et là elle s'exprime encore par le goût, à savoir, par le sentiment du vrai, du bon et du beau.

Quand le goût est pur, l'éducation est bonne au collége et dans le monde, et il n'y a pas de matériaux dont l'esprit de discernement ne lui permette de tirer profit ; elle sait extraire son miel des plantes les plus vénéneuses. Le contraire arrive quand le goût est faux. Sous son empire, l'éducation convertit en sucs mortels les aliments naturellement les plus sains et les plus vivifiants.

Or, il y a un goût chrétien, un sentiment du vrai, du bon et du beau au point de vue du dogme et de la morale de l'église, et ce sentiment est, en toutes choses, le goût véritable possédant en soi le critérium et la juste mesure de ce qu'il faut admirer, aimer et imiter. Il y a aussi un goût païen, un sentiment du vrai, du bon et du beau au point de vue des dogmes et de la morale du paganisme, et ce goût est faux dans son principe même, ce qui corrompt à divers degrés le sentiment du vrai, du bon et du beau, et y mêle par le fait beaucoup de mal, sans exclure absolument le bien. Nous avons fait ces réserves dans notre article du 23 juillet dernier, où nous disions :

" Nous ne voulons pas nier que la force, la grandeur, le dévouement, les instincts tendres et pieux, une large entente des belles choses dans la cité, dans la famille, dans la nature, n'aient illuminé jusqu'à un certain point l'intelligence païenne, et ne lui aient inspiré des chefs-d'œuvre. Mais le bon, le vrai et le beau y sont gâtés dans le fond par le mélange prédominant de leurs contraires en sorte que tout y favorise les tendances et les influences du mal. Ne l'oublions pas : la littérature païenne, comme les mœurs dont elle est le fruit, naquit chez des peuples sur lesquels les livres saints ont prononcé ce jugement : " Ils sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort."

Serrons la question de plus près et voyons quel est le fondement legitime du goût : à quoi tient le vrai, à quoi tient le faux ? Pour développer ses facultés dans la sincérité et dans l'intégrité de leur essence, il est nécessaire que l'âme humaine soit établie dans la vérité de ses conditions et de ses rapports ; il faut qu'elle soit dans un rapport vrai avec Dieu, avec elle-même, avec ses semblables et avec le monde. Or le christianisme est la perfection idéale de cet état, et c'est là ce qui fait que le sentiment chrétien est la source pure du goût. Tout au contraire, le paganisme est une fausse position de l'âme humaine par rapport à Dieu, à elle-même, au monde moral et au monde physique. Il s'ensuit que dans sa source, le goût païen est impur et faux

Ici, et avant d'aller plus loin, une distinction devient nécessaire. Dans le paganisme tout n'est pas païen. De quelque façon qu'ils entendent le bien et le mal, les passions humaines agissent ou réagissent conformément à leur nature. Le désir, l'esperance, la joie, la crainte, le désespoir, le chagrin, toutes les nuances diverses de l'amour et de la haine, accomplissent un drame et revêtent des formes qui leur sont propres. La rhétorique, la grammaire, la logique, les mathématiques, les arts qui ne dépassent pas l'imitation de la nature, ne sont point païens. Indifférentes au sentiment et au but de ceux qui les emploient, ces méthodes sont des instruments que l'esprit humain porte en lui-même, et qui naissent immédiatement de l'exercice de ses facultés. Ce qui est foncièrement païen dans le paganisme, c'est la notion de Dieu, c'est la religion, la morale, la métaphysique, la psychologie, la politique et l'esthétique. Ce qui est païen, c'est la science de la vie dans ce qu'elle a de capital et de prédominant ; ce qui est païen, c'est la conception du vrai, du bien et du beau, laquelle se trouve viciée dans ses principes constitutifs, et ne peut dès lors engendrer ni de règle sûre pour conduire théoriquement le goût, ni d'œuvre capable d'être pour lui une lumière et un criterium pratiques.

Il en résultera que le vrai, le bon et le beau n'apparaîtront jamais à l'esprit et au cœur sans un mélange qui les corrompe plus ou moins. L'ignorance de Dieu et du précepte de la charité fera que ce qu'il y a de plus noble, de plus pur, de plus beau dans la vertu, l'immolation de soi-même, sera le fruit d'un instinct aveugle, impuissant à montrer autre chose que le mal moral, dans l'homme ou dans Dieu ; dans l'homme, lorsqu'il bravera avec un orgueil indomptable la douleur et la mort; dans Dieu, lorsque l'homme se présentera comme une victime généreuse et résignée de l'inexorable destin. Qu'on y prenne garde ! chez les païens, tout amour est aveugle, et ce n'est pas Cupidon qui l'est le plus, car il connaît sa mère, la Vénus physique. L'amour moral ignore la sienne, la souveraine amabilité de Dieu. Si l'instinct et la sympathie lui en découvrent quelque vif et puissant reflet dans le ciel et sur la terre de la patrie, dans le sourire d'un fils, dans la joie d'un père ou d'une epouse, plus il s'élève, plus il s'épure, plus il s'exalte et plus il est aveugle. Il l'a été jusqu'au jour où s'est révélé aux nations Celui qui a dit à son apôtre : " Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon père." (Saint-Jean.)

La triple lumière qui éclairait l'amour dans la société païenne, le même évangéliste nous l'a dit : c'était " la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie." Saint Paul nous a fait une exacte peinture de cette société dans son épître aux Romains. Eh bien ! dans ce cadre et sous ces traits généraux dont personne n'oserait contester la vérité, faites entrer tant qu'il vous plaira les grâces, les élégances, les délicatesses, les subtilités, tous les raffinements de l'intelligence la plus cultivée ; montrez-nous y dans une littérature savante la mise en œuvre des passions humaines sous les conditions que nous venons d'établir ; faites y abonder des chefs d'œuvre où le poète, le peintre et le sculpteur auront réuni, dans leurs proportions idéales, tous les charmes de la nature ; ce qui dominera, dans la copie, comme dans le modèle, aux yeux de l'homme déchu, ce sera la triple concupiscence. J'admirerai volontiers, avec vous, le nombre et l'harmonie des périodes, la propriété des expressions, la vivacité des images, la tendresse de certains accents, le *modèle* et le *factum* ; je reconnaîtrai que les sages du paganisme en partant de l'amour de soi, en ont tiré des préceptes moraux de tempérance, de justice et de force, qui seraient un assez beau simulacre de la vertu si elles avaient une tête et un cœur ; il n'est pas difficile, je crois, de goûter aussi bien que certains adorateurs de l'art antique, les belles et correctes nudités en tout genre qu'il nous a laissées ; mais je pense, avec le commun des chrétiens, que depuis le péché originel, les nudités même les plus chastes sont un dangereux spectacle pour l'homme.

Nous avons dit ce qui n'était pas païen dans l'antiquité profane, et, dans ce qui était vraiment le paganisme, nous avons montré le mal et le bien. A cet égard, notre opinion est que le mal domine, et que pour ceux dont le goût chrétien n'est pas encore formé, l'étude des beautés littéraires et artistiques créées sous l'empire de l'idolâtrie est grandement funeste. Or, les classiques de profession et de doctrine, ceux qui réclament avec le plus de zèle et d'éclat contre certains projets de réforme, font surtout valoir au profit des auteurs païens cette considération qu'ils renferment des trésors au point de vue du " vrai du bon et du beau." Voilà, quant à nous, la grande thèse, la thèse importante, cachée dans celle qui consiste à savoir quelle part sera faite aux livres des polythéistes dans l'éducation. Conserver les païens dans les écoles, parce qu'ils conduisent à l'intelligence du vrai, du bon et du beau, est une doctrine que nous repoussons entièrement; les y laisser avec prudence et mesure pour enseigner à la jeunesse le grec et le latin, et l'initier à l'art d'écrire, nous n'avons jamais ni dit, ni pensé le contraire. Là est, pour nous, l'état de la question et de la controverse. Nos adversaires sont ceux qui trouvent non-seulement que les païens ont bien écrit en latin et en grec, mais encore qu'ils ont entendu le vrai, le bon et le beau de manière à pouvoir servir utilement de modèles à des chrétiens; nous sommes avec tous ceux qui déplorent l'affaiblissement du goût chrétien, et qui cherchent comme ils s'y prendront pour le faire naître et pour le développer dans l'âme des enfants, tout en leur enseignant les langues classiques avec des auteurs originaux où domine le goût païen dont il faut les préserver. Dans ce but, la première beauté que l'on doit faire goûter aux enfants est celle que le christianisme a conçue et réalisée. A la séduction des sens, aux attraits de la nature extérieure qui les captivent sous la sensation, il faut opposer les types les plus purs de l'esthétique chrétienne, et préparer ainsi facilement, par les

☞ Voir la 4ème Page

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES

1793—1848.

(Seconde partie--1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.

CHAPITRE SIXIÈME.

(Suite.)

Si nous voulions définir en peu de mots sa véritable nature, nous dirions que c'est un faux émentier, prétentieux et bavard, aussi fanfaron que craintif, ne donnant que ses mains, jamais son cœur, aux fraternisations démagogiques. Mais ces hommes là sont surtout dangereux ; ils ne s'emportent et ne se fanatisent jamais, ni pour aucun homme, ni pour aucune idée ; pilotes bien plus prudents que hardis, ils calculent d'avance, pèsent les chances, interrogent le vent et soudent à chaque heure qui s'écoule la puissance des courants d'envie ou de haine qui existent dans les bas-fonds. L'insurrection est pour eux un calcul mathématique.

—Oui, la princesse a raison, dit-il enfin, en se levant aussi, et en plissant son front comme un homme assiégé par de profondes preoccupations, il ne faut pas attendre, il faut nous hâter. D'ailleurs, l'esprit démocratique a besoin d'une manifestation qui réveille en lui l'instinct révolutionnaire... Oh ! ajouta-t il en appuyant une de ses mains sur le bras de son fauteuil, pendant qu'il cachait à demi son regard fauve sous les plis de ses paupières, les idées me viennent en foule. Oui, les banquets agiteront les masses, pendant que nos agents continueront dans les départements ces foyers d'insurrection.

--Vous ferez bien, dit tranquillement Marini ; sans cela il est à craindre que notre association ne meure d'une mort piteuse. Quelques sacrifices que soit prêt à faire le fils du saboïer, il sera bientôt à sec si nous continuons à arroser sterilement la semence des idées sociales ou socialistes, comme vous voudrez. Je vous demande pardon de vous donner si fréquemment mon avis, mais les patriotes viennent souvent demander la *coriste*, et quand elle ne leur est pas octroyée, ils se fâchent.

—On leur jettera des os à ronger, dit Faustin, et ils se tairont.

—Dans le même moment on annonça que M. DeLeufroy et une autre personne attendaient dans le salon.

—La princesse se leva et quitta le boudoir.

--Marini, dit Faustin en faisant signe à l'Italien de le suivre, tu n'as pas oublié qu'il est important d'avoir sous la main un homme énergique et résolu.

—J'y ai pensé et j'y pense, répondit Marini.

— On était entré au salon.

DeLeufroy présenta à la princesse Pallianci la personne qui était avec lui.

—Pardon, madame, lui dit-il, ma visite est peut-être indiscrète ; mais je savais que Faustin devait avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui, et, désirant lui présenter immédiatement monsieur, qui a des lettres pressées pour lui, je me suis permis de le relancer jusqu'ici.

— Vous avez bien fait, monsieur DeLeufroy, répondit Olympia; toute personne qui vous accompagne est sûre d'être bien accueillie ici.

—Messieurs, ajouta-t-elle, je vous en prie, que je ne vous dérange en rien, causez de vos affaires, et, pour que vous soyez à votre aise, je vous demande la permission de me mettre à mon piano.

Le nouveau personnage qui accompagnait DeLeufroy était un jeune homme *charmant;* ses cheveux blonds élégamment frisés couvraient ses tempes aux veines bleuâtres, les bouts de ses moustaches étaient relevés en pointes ; son regard était caressant et le timbre de sa voix plein de douceur.

Il arrivait d'une ville d'Alsace avec les meilleures recommandations. Evidemment il visait au Saint-Just et devait s'efforcer de dire les choses les plus monstrueuses avec le sourire sur les lèvres. C'était une étude des *grands hommes* de 1793 pleine d'àpropos.

Au moment où Faustin approcha, il parlait à DeLeufroy ; la présentation faite, il reprit, tortillant négligemment entre les doigts de sa main droite, les poils lustrés de ses favoris blonds :

—Je vous disais donc : pour émotionner le monde, il faut frapper la tête ; en révolution les moyens extrêmes sont les meilleurs. Les bouchers, quand ils tuent un mouton, n'écoutent pas s'il bêle.

Rien n'était plus étrange que d'entendre sortir de cette bouche souriante et juvénile de semblables paroles.

—Nous autres, au fond de notre province, reprit il, nous ne comprenons pas les lenteurs et les belles paroles ; nous pensons qu'il serait de toute utilité, pour sortir de ce bourbier, de renouveller avec plus d'adresse et une stratégie la machine de la rue St. Nicaise, en s'aidant de celle de Fieschi qui avait du bon aussi.

—Diable ! fit DeLeufroy, L'Alsace n'y va pas de main morte.

—Qui veut la fin, veut les moyens, continua le jeune homme d'une voix douce ; je me chargerai volontiers du côté périlleux de l'affaire, si le projet que je viens de vous soumettre avait votre approbation. On aurait plusieurs machines toutes prêtes sur les différents points où doit passer, selon toute probabilité, la famille royale, et l'on choisirait son jour. Ne trouvez-vous pas que la princesse Pallianci a une voix magnifique ?

—Je crois, répondit Faustin, qu'une pareille tentative mettrait contre nous les bourgeois, et à Paris la bourgeoisie est une force qui pourra, à une heure dite, nous venir puissamment en aide.

Le jeune Alsacien leva les épaules.

—Le bourgeois, dit-il, avec un plissement de lèvres dédaigneux, doit se ressembler partout. Il n'est jamais pour personne ; il est pour lui seul ; vous comptez sur lui et il ne fera jamais un pas ni pour attaquer ni pour défendre. Boire froid l'été, se tenir les pieds chauds l'hiver et tâcher de mourir le plus gros possible, c'est la pensée unique du bourgeois et du boutiquier. Mais passons là-dessus. Je vous apporte un nouveau procédé pour les canons économiques. L'invention est bonne ; je vous la recommande ; de nombreux essais ont parfaitement réussi. Au moins, s'ils ont leurs canons, nous aurons les nôtres. Le moyen est bien simple ; l'on prend un tuyau de poêle que l'on ferme d'un bout par un double morceau de tôle ; cela fait, on entoure le tuyau de feuilles de papiers collées une à une jusqu'à une épaisseur de 4 centimètres. Avec cela on peut mitrailler Paris de fond en comble, s'il veut faire le méchant ou le rétif. La génération a besoin d'être renouvellée.

Dans le même moment on frappa à la porte ; c'était Zerline, la femme de chambre de la princesse ; elle venait remettre une carte.

—Fais entrer dans mon boudoir, dit Olympia après avoir jeté les yeux sur la carte qui venait de lui être remise

—Dans le boudoir ? fit DeLeufroy avec un